

*Maison à vendre ou à louer. S'adresser à M. Daverdoin, rue Grande."*

Le saisissement de Constantin fut tel qu'il se crut le jouet d'un affreux cauchemar. Il resta planté devant la villa, oubliant de payer le cocher, et regardant d'un air hébété, l'écriteau qui remuait au vent.

Mme Dubois que le roulement de l'omnibus avait attirée, lui prit doucement le bras et lui dit :

— Vous êtes malade, monsieur Constantin ?

— Malade, non ; mais fou, peut-être. Oui, dit-il en portant la main à son front ; je crois que je deviens fou, ma pauvre Dubois.

Elle l'entraînait, peu à peu, vers la grille. Mais lui, se retournant du côté de la villa déserte :

— Que s'est-il donc passé là ?

— Des choses bien tristes. Entrez, je vous conterai cela. Mais vous devriez prendre d'abord quelque chose.

— Rien avant de t'avoir entendu, dit-il.

Elle n'insista pas. Sans être au courant des affaires de cœur de son maître, la brave femme en soupçonnait quelque chose. Aussi lui apprit-elle, avec beaucoup de ménagements, que M. de Paulhac était mort le jeudi, emporté en quelques heures par une crise de ses douleurs qui s'était produite au cœur ; que ces dames étaient parties le vendredi, emmenant le corps qui devait être inhumé dans un domaine de la famille. La maison avait été aussitôt mise à louer, par les soins du notaire.

Et Mme Dubois insinua qu'on pourrait avoir l'adresse de ces dames par ce notaire.

— Sans doute, dit le jeune homme, je l'aurai.

Il consentit à se mettre à table pour faire plaisir à sa gouvernante ; mais il mangea à peine et se retira dans le pavillon en quittant la table. La soirée se passa sans qu'il reparût.

Mme Dubois, très inquiète, hâta le service des domestiques et dès qu'ils se furent retirés, elle se dirigea seule vers le pavillon, à travers les ténèbres du jardin. Elle parvint sans bruit jusqu'à la fenêtre. Une admirable lampe, en cuivre repoussé, allumée tous les soirs, éclairait brillamment la pièce. Mme Dubois, collant son front aux vitraux, aperçut son jeune maître, assis sur le divan, le front dans ses mains. Comme s'il avait deviné sa présence, il releva la tête : elle vit qu'il pleurait. La pauvre femme fut bouleversée. Si Constantin avait été une fille, elle serait entrée bravement, et aurait serré contre son cœur l'enfant qu'elle avait élevé. Mais elle savait que chez les hommes, même les meilleurs, l'orgueil domine tous les sentiments et que la douleur la plus légitime, la plus noble, leur semble une humiliation qu'il faut cacher à tous les yeux. Elle s'éloigna donc de celui qu'elle aurait tant voulu consoler et retourna chez elle, prier pour lui.

Le lendemain, Constantin avait la fièvre ; il s'évanouit en essayant de se lever. Le médecin, appelé en toute hâte, ne se prononça pas d'abord. Au bout de quarante-huit heures seulement, il déclara le malade atteint d'une fièvre nerveuse assez forte, mais sans gravité, s'il ne survenait pas de complications.

La fièvre dura huit jours, la convalescence quinze. Ce ne fut qu'au bout de trois semaines que Constantin dit à sa gouvernante :